

François NOUDELMANN
LE GÉNIE DU MENSONGE
LES PLUS GRANDS PHILOSOPHES SONT-ILS DE SUBLIMES MENTEURS ?
MAX MILO Paris, 2015

Envisager le mensonge comme élément dynamique du processus de recherche de la vérité est une proposition intéressante. Cela permet d'aborder autrement que sur le mode de la pure réprobation morale les incohérences entre la théorie affichée et la vie concrète menée, incohérences si souvent constatées chez nos philosophes les plus admirés. Exemples de cette tension entre les valeurs professées et un quotidien bien différent : Sartre et l'engagement, Foucault et le courage de la vérité (la parrèsia), Simone de Beauvoir et le féminisme, Rousseau et son traité d'éducation, Deleuze et le nomadisme, Lévinas et autrui, Kierkegaard et ses pseudonymes... François Noudelmann analyse avec finesse cette tension (inévitable ?) entre dire et faire, entre théorie et action. Pour cela, il nous demande beaucoup : « *Si nous suspendons notre esprit logique et jugement moral, il / le mensonge/ montre surtout les solutions psychiques inventées par un auteur.* » (p 300). Renoncer à un point de vue moral, c'est l'époché, mais renoncer à toute logique, c'est quoi, sinon renoncer au principe de non-contradiction ?... Et surtout, les mensonges sont les solutions à quel problème ? Sans doute celui de la tension générée par les inévitables contradictions (mot que l'auteur encadre souvent de guillemets, comme si le mot n'avait pas valeur de concept en lui-même) qui font fonctionner l'esprit humain. Il s'agit bien, la plupart du temps, de supprimer un des éléments de ce déchirement interne au nom d'une Vérité absolue, indiscutable, totalitaire qui ne supporterait ni exception, ni désaccord, ni concurrence... ni dialogue ! La paix régnerait enfin dans un monde rendu silencieux.

La peur philosophique de l'affirmation ? Une ruse mensongère ?

Est-ce que ce « et », qui inclut et accepte le contradictoire, chassé par la porte, ne revient pas par la fenêtre philosophique sous de multiples déguisements : « *l'affirmation est le mode le moins prisé du discours philosophique, tant son attitude première consiste, au contraire, à défaire les assertions toutes faites, à introduire l'étonnement, l'inquiétude, le doute...* » (p 285) auxquels j'ajouterai : absence de clarté, obscurité des formulations, autoquestionnements... mais n'est-ce pas oublier que toute parole est affirmation, qu'elle a prétention à avoir raison, à dire le vrai : si je doute, j'affirme ce doute, si je nuance, je pose la nuance comme plus juste que son absence, etc. ? Même le mensonge volontaire s'affirme comme ayant ses raisons qui le justifie.

Apparaît là un second élément que néglige à mon sens notre auteur : celui qu'il n'y a pas de parole qui ne s'adresse à quelqu'un et qui n'en porte la marque, par anticipation, et aussi secondairement, par l'influence qu'elle subit en retour par sa réception. Comment renoncer à l'ivresse du succès et ne pas faire plus de ce qui génère intérêt, reconnaissance sociale, honneurs, distinctions ?... et richesse aussi, ce qui n'est pas négligeable... Le « public » en redemande. On lui en redonne ! Le sillon se creuse, le concept proposé devient étendard, la pensée se réduit peu à peu à une formule, un mot-slogan, un mot-fétiche : « *on ne naît pas femme, on le devient* », « *l'engagement* », « *la déconstruction* », la « *domination* », le « *nomadisme* », le « *visage* »... qui deviennent autant de nouveaux stéréotypes enthousiasmants, obstacles à la liberté de penser, et à la prise en compte de l'écart avec le vie réelle de leurs auteurs : la passion américaine de Simone de Beauvoir pour Nelson Algren, la vie tranquille de Sartre sous l'occupation nazie, le silence de Foucault sur son sida, l'abandon de ses enfants par Rousseau, la sédentarité de Deleuze, etc... tout est « vrai » dans ces contradictions. Et, effectivement, comme l'avance François Noudelmann, ce sont peut-être ces tensions mêmes qui exigent un effort de pensée, une élaboration rassurante, et qui mobilisent une créativité dont on ne sait pas si elle est au service d'une mauvaise foi narcissique ou d'un irrépressible besoin de pacification intérieure...

Des personnalités multiples ?

Autre point de désaccord avec l'auteur : sa manière de « résoudre » la tension mensonge-vérité en utilisant le concept psychopathologique de personnalité multiple. Tout auteur serait divisé, riche de cohérences multiples qui peuvent apparaître globalement et superficiellement comme des incohérences à un observateur extérieur. Mais, dans la clinique des personnalités multiples, il y a un critère ici négligé, c'est que ces personnalités alternent, et s'ignorent les unes les autres. Elles ne sont pas l'occasion d'un dialogue interne contradictoires comme nous le vivons tous au moment d'un choix difficile. Les pseudonymes de Pessoa se fréquentaient. Romain Gary connaissait Émile Ajar, et les deux connaissaient l'existence de Shatan Bogat... Explorer plusieurs logiques de soi, plusieurs scénarios possibles de réalisation de soi, n'est-ce pas la banalité même ? Combien de renoncements, d'hésitations, de carrefours oubliés, à jamais méconnus, jalonnent une vie ? C'est peut-être presque après-coup seulement, juste avant de mourir, qu'on pourrait constater qui on a été, et toutes les possibilités auxquelles on a renoncé pour de bonnes et de moins bonnes raisons. Les contradictions inévitables issues de nos désirs contradictoires, têtus et inconstants, sont enfin dépassées !

Le mensonge aurait ainsi trois voies d'interprétations possibles ; opposition binaire entre le vrai et le faux, lutte contre une vérité qui finira par s'imposer malgré et contre toutes les dénégations, ou construction d'une contre-vérité autosuffisante.

J'y ajouterai une quatrième possibilité : affirmer n'est pas systématiquement un « mentir-vrai », ni une dénégation, ni une affirmation narcissique. C'est parfois plus fondamentalement la recherche d'une ouverture, d'un dialogue, une issue à l'enfermement de nos pensées dans notre tête, à cette irrémédiable solitude de l'être humain. Comment modifier mon point de vue, alors que je le sais nécessairement partiel, et donc partial, sans chercher désespérément la contradiction, ou plutôt, d'autres affirmations qui ouvrent à d'autres expériences ? Chaque subjectivité ne tranche-t-elle pas dans la complexité et la richesse du monde dont la totalité lui échappera toujours ? Peut-elle l'ignorer ? Nos subjectivités sont ainsi condamnées à ne pouvoir s'enrichir que de ce qui les contrarie. Ce qui ne veut pas dire qu'elles se laisseront faire facilement, ni qu'elles sont mensongères. Elles ne sont qu'approximatives et incomplètes, et, en même temps, elles sont notre principale voie d'accès à ce qui nous importe, à ce qui nous fait vivre. Il y a mille vérités dont je me contrefiche, et encore plus que j'ignorerai toute ma vie. Mais l'exigence de vérité est d'abord une exigence d'acceptation de nos limites, de nos insuffisances. Croire qu'on la possède, cette Vérité majuscule, ne peut être que du second degré. Au premier degré, la posséder comme Vérité absolue, c'est sans doute le mensonge le plus dangereux, le plus toxique, celui qui autorise toutes les maltraitances, toutes les persécutions.

N'avons-nous le choix qu'entre le drame d'avoir raison et celui d'avoir tort ? Ou pouvons-nous nous offrir le luxe des deux en même temps, c'est-à-dire d'assumer les inévitables contradictions de nos besoins, et que toute vérité n'apparaît comme telle que dans un contexte singulier, nécessairement limité ? Faut-il alors assumer l'écart entre le dire du philosophe, qui se voudrait parole de vérité, et le faire du même qui le déborde et le trahit. A moins que ce ne soit le contraire, que ce soit la parole qui trahisse la vie. Si le « mot n'est pas la chose », alors peut-être ne peut-il y avoir qu'une parole mensongère, ou, au mieux, se reconnaissant comme approximative...